Document generated on 07/08/2025 4:18 a.m.

**esse arts + opinions**

# Sébastien Cliche, *La doublure,* Galerie de l'UQAM, Montréal, du 19 octobre au 8 décembre 2012

Aseman Sabet

Number 77, Winter 2013

URI: https://id.erudit.org/iderudit/68378ac

See table of contents

Publisher(s)

Les éditions esse

ISSN

0831-859X (print)
1929-3577 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Sabet, A. (2013). Review of [Sébastien Cliche, *La doublure,* Galerie de l'UQAM, Montréal, du 19 octobre au 8 décembre 2012]. *esse arts + opinions*, (77), 75–75.

Tous droits réservés © Aseman Sabet, 2013

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Jacynthe Carrier, *Parcours*, 2012.
photo : © Jacynthe Carrier

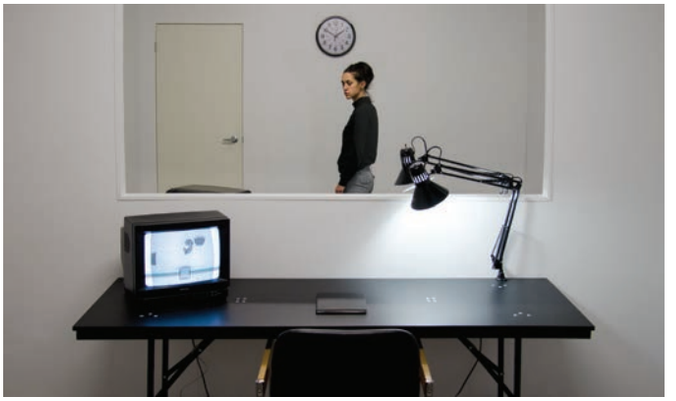
## Jacynthe Carrier, *Parcours*

**Galerie Occurrence, Montréal**
**du 1er décembre 2012 au 12 janvier 2013**

Une sablière. Un trou gigantesque dans lequel courent quelques dizaines de personnes, jeunes, âgées, hommes, femmes. Elles courent en rond. Il pleut. Leurs pas réguliers dans le sable boueux rappellent le piétinement d'un troupeau. Un bruit dissonant et continu amplifie cet effet de grondement. Quelques individus portent des paquets informes de draps et de tissus. Une femme tient un modèle réduit de maison. Soudainement, le groupe s'arrête. Pendant quelques instants, tous ses membres fixent l'horizon, le regard incertain mais placide, sans broncher. Un jeune garçon tend la main, ressent la pluie battante au creux de sa paume. La course reprend. Tous ces êtres fuient quelque chose, mais quoi ?

Depuis quelques années, Jacynthe Carrier questionne, à travers ses photographies et ses vidéos, la façon dont le corps s'inscrit dans son territoire et s'approprie son environnement. Le troupeau humain, à travers sa quête absurde et infinie, s'élance dans l'espace vide, se l'accapare totalement, y projette ses aspirations les plus profondes, aussi abstraites soient-elles. À travers la mise en scène de *Parcours*, l'artiste semble aussi analyser la relation de l'individu au groupe. Selon un consensus silencieux, chaque individu suit le mouvement collectif insensé. Les photographies, tels des photogrammes, permettent une incursion dans le flot cyclique et révèlent la dynamique particulière unissant l'individu à la masse. Alors que sur le portrait de groupe le mouvement de la course brouille les visages, sur les portraits individuels, réalisés pendant la courte pause consensuelle et apparemment aléatoire, chaque individu parvient à se détacher du lot, à retrouver ses traits, son essence propre. L'instant d'un souffle, il s'interroge sur sa destinée, sa place au sein de cette horde, dans ce paysage vacant, oublié, insignifiant. Une ficelle blanche, posée au sol, indique la piste à suivre aux âmes errantes. Leitmotiv prenant différentes formes d'une production à l'autre, la corde semble jouer le rôle de connexion (ou de frontière ?) entre l'individu et son environnement et, par le fait même, entre l'individu et son destin, ici tributaire de la masse.

Carrier propose donc un récit théâtral et métaphorique sur le quotidien. À travers une narration ayant des airs de chorégraphie post apocalyptique, elle questionne la triangulation entre l'individu, la masse et le territoire. Si la pluie battante plaque les cheveux des personnages sur leurs yeux et si la boue qui s'agrippe à leurs chevilles les ralentit, leur fuite cyclique creuse le sol, façonne le terrain. Alors que dans son œuvre *Rites*, Carrier se penche sur les rituels, les petits gestes symboliques, dans *Parcours*, de façon beaucoup plus large, elle semble remettre en question le rythme de la vie, le comportement humain dans la fuite perpétuelle que représente le quotidien.
[Gabrielle Marcoux]



Sébastien Cliche, La doublure, 2012.
photo : L.-P. Côté, permission de l'artiste et de la Galerie de l'UQAM, Montréal

## Sébastien Cliche, *La doublure*

**Galerie de l'UQAM, Montréal, du 19 octobre au 8 décembre 2012**

Dans la suite de sa programmation particulièrement riche en 2012, la Galerie de l'UQAM accueillait cet automne le plus récent projet de Sébastien Cliche : *La doublure*. Les grandes cloisons qui forment la charpente extérieure de l'installation ne laissent en rien présager ce qui y était enfermé. À l'intérieur de l'enceinte, le spectateur se retrouve dans une pièce en tous points similaire à une seconde, dont il est séparé par une paroi vitrée. De part et d'autre, l'artiste a disposé des objets familiers (horloge, bureau, chaise, etc.), ainsi qu'un moniteur télé et une caméra qui transmet en direct l'image de la salle jumelle. Cette réplique parfaite comporte pourtant une différence majeure, soit la présence d'un performeur dont les actions semblent calculées.

La notion de surveillance, très présente dans le travail de Cliche, trouve dans ce projet différentes déclinaisons. Bien que le dispositif d'ensemble rappelle à certains égards la salle d'observation, le dédoublement des caméras et des écrans, la transparence de la paroi vitrée ainsi que la présence d'un personnage neutre et machinal contribuent à dupliquer les rôles de l'*observateur* et de l'*observé*, fragilisant ainsi les fondements mêmes de la surveillance. Autre élément récurrent dans la grammaire de l'artiste, la notion de récit (plus précisément le processus inhérent à la construction du récit) se trouvait ici fragmentée, comme dans la plupart de ses projets interactifs où les séquences littéraires aux logiques narratives brisées obligent le spectateur à prendre position.

Un livre posé sur le bureau, accessible au public, vient renforcer l'ambiguïté littéraire, voire philosophique, de l'œuvre. « Tous les jours, quelqu'un entre ici et se demande ce qu'il doit faire », « De toute façon, il est peu probable que vous soyez celui ou celle que vous croyez être », « Rassurez-vous, il ne vous arrivera rien. Cette situation est en partie fictive ». Ces énoncés *anarratifs* portent à considérer des rapports de force avec un personnage abstrait (le performeur ?), mais aussi à réfléchir à la notion de contrôle sous-jacente à l'ensemble du projet. Le spectateur attentif en vient d'ailleurs à comprendre que les gestes du performeur, qui évite minutieusement tout contact visuel, sont en partie des répétitions de ses propres gestes, visibles sur le moniteur de la salle adjacente et reproduits avec un léger décalage.

En transposant les stratégies de la programmation informatique sur un performeur dont les actions répondent à certaines configurations précises, *La doublure* met non seulement en relief la dimension multidisciplinaire du travail de Cliche, dont les œuvres hypermédiatiques impliquent une part de programmation informatique, mais confronte le spectateur aux mécanismes propres aux interactions humaines (actions/réactions, regards ciblés, volonté de contact, etc.). Décrit comme un *laboratoire antirelationnel*, ce projet de fin de maîtrise ouvre certainement de nouvelles voies de recherche pour l'artiste.
[Aseman Sabet]